Document généré le 1 juin 2025 17:23

Assurances

Assurances

Pages de Journal

Gérard Parizeau

Volume 46, numéro 3, 1978

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1103987ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1103987ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (imprimé)
2817-3465 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Parizeau, G. (1978). Pages de Journal. *Assurances*, *46*(3), 68–76. https://doi.org/10.7202/1103987ar

Tous droits réservés © Université Laval, 1978

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Supplément

Pages de Journal

par

GÉRARD PARIZEAU
de la Société royale
du Canada

1976

J'ai commencé à dépouiller les lettres que les Archives de Québec m'ont envoyées. Il s'agit d'un échange de correspondance entre Siméon Le Sage, sous-ministre à Québec et Hector Fabre, agent diplomatique du Canada en France, à la fin du XIXe siècle et au début du XXe. Tous deux sont de vieux amis. Ils ont fait leurs études de droit ensemble et, après avoir été reçus avocats, ils ont pratiqué sous le nom de Fabre, Le Sage et Jetté. Oh ! pas longtemps, car l'un et l'autre ne sont guère attirés par la basoche. Bientôt, on les retrouve, l'un sous-ministre de l'agriculture et des travaux publics, et l'autre journaliste au *Monde*, au *Canadien* puis à l'*Evénement* qu'il fonde et dirige jusqu'au moment où on le nomme représentant du Canada à Paris. Il a alors son premier bureau rue Chabanais, à quelques pas de ce b . . ., comme il l'écrit dans une de ses lettres, que fréquentent Français et Canadiens attirés par une réputation bien établie. Il déménagera ailleurs quand il aura un budget plus en harmonie avec ses besoins. Dans l'intervalle, il a une vie mondaine qui s'impose quand on représente un pays, même en voie de développement comme le Canada, et qui a de grands besoins. A un moment donné, il se rapproche d'un groupe de banquiers français, quand il est question de fonder le Crédit Foncier Franco-Canadien et d'obtenir un emprunt pour la province de Québec, avec l'aide du trésorier provincial Würtele et de J.-O. Chapleau, précédé par son ami L.-A. Sénécal qui prépare les voies, avec son sens ordinaire de l'organisation. Hector Fabre fréquente également dans un milieu bien différent. Un soir, par exemple, il dîne à côté d'Ernest Renan qui a l'aspect d'un bon curé, écrit-il à son ami Le Sage. Il y a là également André Houssaye, journaliste très en vue et directeur du *Journal des Débats*. Il va aussi chez les Bossange, au Château de Meung-sur-Loire. Ma femme, écrit-il, aime ce milieu de luxe. Car les Bossange ont un grand train de vie. L'un d'eux, Edouard, a épousé Mary Masson. Il est lui-même d'une famille riche, avant qu'elle n'ait quelques difficultés financières quand les affaires de la librairie commenceront de se gâter.

C'est chez les Bossange que s'est réfugié J.-Octave Crémazie quand il dut quitter Québec à la hâte, avant qu'on ne le mette en prison pour dettes et quelques opérations pas très régulières.

Hector Fabre est invité aussi chez les Talhouët, propriétaires du château du Lude, dans ce département de la Sarthe, sorte de prolongement de la Loire, tout au moins par la richesse de ses châteaux. Celui du Lude a été construit au Moyen-Age pour empêcher les Normands

de se rendre plus haut vers la Loire, en empruntant le Loir, cours d'eau qui s'y jette. Le château est magnifique, avec des ailes de diverses époques, dont la dernière remonte au XVIIe siècle, je crois. C'est une des rares maisons qui, pendant la révolution, a gardé ses meubles de l'époque: la châtelaine, femme de tête, en ayant offert la moitié à la commune du Lude pour conserver les autres. Les Fabre y sont reçus somptueusement, comme Hector Fabre l'écrit à son ami Le Sage. Ils sont logés dans la chambre où un soir Henri IV a couché. Voici ce que Fabre note à ce sujet: « On m'avait assigné la chambre où a couché Henri IV, la veille de son sacre. Ce jour-là, il n'avait pas Gabrielle avec lui, car sans cela, j'aurais peut-être hésité à me glisser dans ses draps de peur d'y faire mince figure. »

On sent l'homme ravi de la vie qu'il mène, où s'entremêlent problèmes familiaux, affaires de son pays et relations avec le milieu où il a accepté de vivre. Ce milieu, c'est la France de la fin du XIXe siècle et du début du XXe: la belle époque, a-t-on dit; celle d'Offenbach, de la vie facile pour la bourgeoisie tout au moins, de chez Maxim, des frasques du futur Edouard VII, connu à Paris et à Nice sous le nom du baron Renfrew. C'est aussi l'époque où l'Université française est reconnue dans le monde entier, où la France est un pays riche, fort, dont les colonies contribuent à assurer la puissance. C'est, enfin, l'époque où Georges Clémenceau fait tirer du canon sur les mineurs du Nord, du travail mal rémunéré et du capital triomphant, l'un et l'autre se heurtant violemment.

Entendu tout à l'heure à Zurich une chanson de Brassens, en allemand. L'impression est curieuse. Pourquoi cela me rappelle-t-il un mot de Sarah, scandalisée par la chanson dans laquelle Brassens célèbre le nombril de la femme d'un agent de police. Et, s'exclamant: « Si encore c'était Jacques qui vous avait offert le disque, mais c'est Michel . . . »

15 avril — Zurich

Dîné, hier soir, avec les Brandt de Zurich. Ils m'ont amené dans une vieille auberge où l'on mange fort bien et dans une atmosphère agréable: service excellent, chère de qualité. Après m'avoir mis en garde,

mon hôte m'a fait servir un vin rouge que l'on produit du côté de Montreux en Suisse française et qui se sert frais.

Lui parle très bien le français. Il a été formé à Nice, dans le lycée en face duquel est la voie nouvelle construite au-dessus du Paillon. Il en a gardé un très bon souvenir. Chaque année, il va de ce côté après le *Rendez-Vous de Septembre*. Il a un pied-à-terre à Roquebrune, au bord de la mer, pour vivre les pieds dans l'eau, me dit sa femme, qui est Scandinave, sportive et fort aimable. En quittant leur appartement, je vois un sac de golf. Elle me demande: « Vous jouez ? » « Mal, lui ai-je répondu, mais avec un plaisir chaque année renouvelé. »

Au cours du repas, nous parlons des jeunes et de leur attitude devant le mariage. Après avoir pratiqué l'union libre ouvertement en Suède, me dit-elle, ils reviennent à l'union régulière, avec une étonnante ardeur, eux qui n'en voulaient plus. Comme on est loin de *Jérôme 60 degrés Latitude Nord*, ce livre qui avait fait scandale dans les années '30, si je me rappelle bien. Pour protester, un libraire d'Oslo avait mis dans sa vitrine quelques exemplaires du livre de Maurice Bedel et, tout autour, cet ouvrage de Clément Vautel qui s'intitulait *Madame ne veut pas d'enfants*.

Ai-je noté dans ces pages la remarque d'une secrétaire, me disant un jour que j'avais intitulé ainsi un de mes articles dans *Assurances:* « Mais, M. Parizeau, ce peut être également le mari qui n'en veuille pas . . . »

Conversation avec un Suisse, grand patron de la réassurance qui revient de Rome. Il me dit que, pour se rendre à Zurich l'autre soir, il a dû passer par Milan, l'aéroport de Rome étant fermé à cause d'une grève. A l'étranger, on est très inquiet de la situation en Italie. De loin, on a l'impression d'un pays désorganisé où chacun essaie de tirer son épingle du jeu en s'attendant au pire et sans songer au lendemain. En viendra-t-on à une situation comme celle qui existait en 1922, quand Mussolini a brutalement pris les rênes en mains, avec les conséquences que l'on sait ?

C'était à peu près au moment où de Gênes, je m'étais rendu dans le nord de l'Italie. La désorganisation était visible par toutes espèces de choses et de petits faits que l'on constatait chaque jour. Pour mettre

de l'ordre, faudra-t-il à nouveau un chef à poigne ? Cette fois, d'où viendra-t-il ? Saura-t-il réorganiser le pays comme l'a fait de Gaulle en France, sans aller jusqu'à la dictature ? Je suis trop vieux pour commencer une carrière de dictateur, avait-il dit dès 1958. Sans l'être, il agissait souvent en homme résolu, isolé, mais qui savait qu'à un moment donné, seule la manière forte est valable dans une société qui se détraque.

Tout à l'heure, on a joué de la musique de chambre à la radio, sans se croire forçé de donner de la musiquette aussitôt après, afin de plaire à tout le monde. A Radio-Canada, trop souvent, on procède à l'opposé. Aussi ne plaît-on à personne en voulant contenter tout le monde. Qu'on est loin de l'époque où Marie Bourbeau composait elle-même les programmes à même une discothèque dont elle avait la responsabilité et le droit de disposer à sa guise !

Ce matin, après le déjeuner pris dans ma chambre, je suis allé marcher dans les environs de l'hôtel Baur-au-lac, où je suis logé. Tout est agréable dans ce parc aménagé face au lac. Loin de laisser envahir la rive par les usines ou les établissements commerciaux, on a repoussé le quartier du commerce bien au-delà; ce qui permet d'utiliser tout l'espace pour la promenade. Quel joli jardin en forme d'hémicycle ! On y voit de magnifiques arbres qui ne sont pas atteints par la neige ou par le froid, comme dans notre pays. Ce matin, je me suis arrêté devant un cerisier aux branches chargées de fleurs légèrement teintées de rose et devant un forsythia aux fleurs d'un jaune vif. Comme sont beaux également ces saules pleureurs de quatre pieds de diamètre et ce séquoia énorme, dont la bise glacée ne gêne pas la croissance, pas plus qu'en Colombie britannique elle n'empêche les arbres de croître rapidement et de durer.

Pour nous, gens à monnaie dépréciée, tout est cher en Suisse. Le coût de la vie a monté terriblement. Il faut dire que, récemment encore, le franc suisse s'est affermi par rapport au dollar et au franc; ce qui ne contribue pas à arranger les choses.

Je pars trop tôt pour entendre de la musique religieuse dans les églises. Hier soir, mes amis *** m'ont amené au restaurant et, cet après-midi, je prends le seul avion à destination de Nice, à trois heures. Or, *La Passion selon Saint-Jean* ne commence qu'à quinze heures.

Je me reprendrai ce soir à Sainte-Réparate, à Nice, où on lira des textes de Claudel, de Mauriac et de Péguy, avec des motets du XVIe siècle, chantés à l'occasion du Vendredi Saint. Notre ami Jean Homet viendra nous chercher, sans quoi j'aurais hésité à amener Germaine dans la vieille ville où il n'est pas tellement sûr de se risquer après le coucher du soleil.

Dans l'avion, j'ai un voisin qui n'est pas heureux quand je repousse sa serviette de son côté. Et puis tant pis, je pense qu'il faut être aussi culotté que les plus culottés en cette année 1976 de Notre Seigneur, même si le Vendredi Saint devrait me porter à l'indulgence.

Je reviens par Swiss Air, à la suite de l'intervention d'Air France, grâce à ma carte du Club des 2000. Comme les dix mille Corots qu'il y a en Amérique paraît-il, en regard des deux mille authentiques, nous devons être au moins dix mille membres au Club des 2000. Malgré cela, Air France nous accorde des privilèges appréciables dans ce troupeau que sont devenus les voyageurs autrefois choyés et maintenant bousculés comme tout ce qui est corvéable à merci.

La manière dont les abords du lac de Zurich sont aménagés me fait souhaiter qu'un jour, le gouvernement fédéral se laisse convaincre de transporter ses silos à grains plus à l'est, le long de la rive du Saint-Laurent, à Montréal. Actuellement, les installations portuaires empêchent l'accès au fleuve, dont la rive, à certains endroits, pourrait être aménagée pour le plaisir des yeux, comme l'est ce lac de Zurich dont je parlais tout à l'heure. Un jour, Monsieur *** m'avait dit à propos de cette idée: *You can't have your cake and eat it.* Ce qui m'avait mis dans un état de rage froide. Je lui avais cité l'exemple de la Tamise et de la Seine pour lui montrer qu'ailleurs on pouvait agir différemment, tout en gardant leur utilité aux installations portuaires.

Adrien Hébert était très attiré par le spectacle des silos à grains. Il les a peints, mais que n'aurait-il pas fait si, au lieu de bâtiments indus-

triels, il avait vu des pelouses, des arbres, des fleurs en bordure de ce fleuve magnifique, qu'au siècle précédent les poètes appelaient le fleuve géant. Pour la plupart des Montréalais, il est devenu rien d'autre qu'un courant d'eau, bordé de silos qui pourraient parfaitement être ailleurs sans nuire à la fonction du port. Celui-ci a d'ailleurs perdu beaucoup de son importance, depuis que les débardeurs lui ont fait un tort énorme par leurs exigences et leurs déprédations. Comme conséquence, de plus en plus les bateaux empruntent la voie maritime du Saint-Laurent pour aller au-delà.

Depuis quelques minutes, nous survolons les Alpes. Le spectacle est magnifique, mais il doit être encore plus beau au moment du soleil couchant quand les cimes sont colorées.

17 avril

Hier soir, Vendredi Saint, nous sommes allés à la Cathédrale de Sainte-Réparate, entendre des textes de Claudel, de Péguy et de François Mauriac sur les événements du jour. Fort bien choisis, ils auraient été encore plus beaux si on les eût confiés à des lecteurs connaissant mieux leur métier que ces élèves du conservatoire. On pouvait se demander ce qu'en aurait fait un Pierre Fresnay, par exemple. En mentionnant ce nom à mes amis Homet, je pensais à la scène que rapporte Pierre Gaxotte dans son dernier livre: *Les Autres et Moi*. Voulant montrer à des jeunes gens le grand écrivain qu'avait été Léon Daudet, il demande à Pierre Fresnay de lire quelques pages tirées des *Mémoires* de l'écrivain royaliste, fougueux, pratiquant l'engueulade comme un sport, mais critique littéraire ayant des vues remarquables sur la vie de l'esprit. L'effet, rappelle-t-il, fut immédiat sur ces jeunes gens venus pour se moquer, mais pris tout à coup par la qualité de la pensée. C'est un bon lecteur qu'il nous aurait fallu, hier soir, pour goûter pleinement les trois grands écrivains émus par cet Homme qui accepte d'être mis en croix pour racheter ses semblables.

Fort heureusement, un chœur magnifique et bien dirigé nous apporte quelques-uns de ces chants religieux puisés dans un trésor dont trop souvent l'église actuelle dédaigne la richesse. Avec Bach, on nous a donné des œuvres de Victoria, de Van Berchem, de Rosselli et de Palestrina, dont la musique prend toute sa valeur dans ce cadre qui

rejoint l'esprit de Rome par les ors, le marbre, les colonnes torses et les peintures murales.

On est venu à cette architecture italienne quand on a écarté les puissantes poussées de la pierre, les ogives d'une étonnante finesse et une faune de pierre, bien loin de la décoration inspirée de Rome, artificielle, riche, belle malgré tout et qui, à sa manière, célèbre la gloire de Dieu.

Et sainte Réparate, qu'a-t-elle fait pour qu'on donne son nom à cette église du vieux Nice, ai-je demandé à Mlle Homet qui nous accompagne ? Elle fut vierge et martyre, me répond-elle. Comme Maria Goretti, elle a dit non, mais pas à la même invite. Je ne suis pas respectueux. Peut-être, mais ce matin, j'ai la tête un peu lourde. Malgré cela, j'écoute Mozart qui, par le truchement des I Musici, fait son possible pour chasser en moi les brumes de la nuit. Je n'ai pourtant rien fait pour justifier cette lourdeur, sauf ce voyage précipité à Zurich, me dit G.B.P. sans pitié. Tu n'es plus jeune, continue-t-elle, avec cette férocité que mettent certaines femmes à constater ce qui n'est plus dans ce compagnon de leur vie.

Ce voyage à Zurich fut profitable. J'étais venu pour dire à un grand bonhomme de la réassurance: « Si vous voulez telle chose, nous ne pouvons l'obtenir d'un milieu non encore préparé. En échange, nous vous apportons autre chose. » À un autre, je venais présenter un marché qui a évolué, en lui demandant s'il ne voudrait pas y rentrer alors que beaucoup d'autres en sortent, mais à un mauvais moment. En réassurance, ce ne sont pas quand les choses s'améliorent qu'on doit couper les ponts. Était-ce bien nécessaire pour cela de parcourir une telle distance, me dit ma raisonneuse de femme ? Dans notre métier, c'est le contact personnel qui compte. Or ce contact, rien ne l'établit comme une visite sur place. Rien ne remplace la confiance qui naît d'une conversation détendue, dans une langue que l'autre comprend et, même souvent, parle avec subtilité, qu'il soit de Suisse, de Hollande, d'Angleterre ou d'Italie. On est nécessairement polyglotte dans ce métier où rien de tangible ne s'échange dans l'immédiat que par des mots qui font naître la confiance.

18 avril

J'ai eu une conversation avec mon ami, Jean Bruchési, avant mon départ de Montréal, dans son appartement de Westmount Square. Il me rappelle les études qu'il a faites à l'École des Sciences Po à Paris et, aussi, qu'il y a donné des cours. Professeur excellent, Jean a enseigné l'histoire à l'Université de Montréal avant de devenir haut fonctionnaire provincial à Québec. Ma belle-fille Monique se souvient d'avoir suivi ses cours au collège Marguerite-Bourgeois. Ce qu'elle aimait dans ses leçons, c'était les grandes fresques que traçait l'excellent pédagogue qu'était Bruchési. Pour expliquer l'histoire du Canada, il allait bien au-delà des bornes géographiques du pays, à une époque où les événements prenaient naissance aussi bien dans les faits locaux que dans la politique européenne, au niveau de la France et de l'Angleterre, ces adversaires séculaires.

Dans une chronique précédente, j'ai fait naître Jean Bruchési à Boucherville. Il y a été reçu un jour qu'on a rappelé son œuvre au Canada et à l'étranger; mais il est vraiment né à Montréal, rue Saint-Denis, non loin de la montée du Zouave, comme il le rappelle dans ses *Souvenirs à vaincre*.

Au cours de mes promenades dans Nice et les environs, je découvre des coins aux noms bien agréables, comme ce parc de Vallombre, ce jardin de l'Enchanteresse ou ce quartier de Flirey, qui rappelle un petit village de Lorraine tenu longtemps par un régiment de Nice au cours de la guerre de 1914.

Et puis ce jardin du monastère de Cimiez, dont j'ai noté déjà l'agrément, acheté et entretenu avec la taxe de séjour. À l'époque, j'étais presque scandalisé qu'on taxât les étrangers dont on avait un tel besoin dans cette ville du tourisme. J'ai changé d'avis quand j'ai constaté ce qu'on faisait du produit de l'impôt, bien faible individuellement, mais qui représente au total une somme substantielle. De là-haut, au milieu des fleurs, on oublie la bêtise de ce marchand niçois qui annonce des *prix discount*, de cet autre qui offre des meubles *cash and carry;* on oublie aussi ce *pressing Saint-Antoine* et même, rue Gioffredo, cet *expressing*. Ce serait bête à pleurer si ce n'était navrant.